

PRIX DE L'ABONNEMENT

COURRIER DU CANADA
 CANADA (Un an) \$3.00
 Six mois 1.50
 Trois mois 1.00
 Angleterre (Un an) \$4.00
 Six mois 2.00
 Trois mois 1.50
 France (Un an) \$4.00
 Six mois 2.00
 Trois mois 1.50
JOURNAL DES CAMPAGNES
 Par an \$1.00
 Pour la France \$1.50

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

SE CHARGE D'IMPRIMER ET D'ENVOYER

THOMAS CHAPPAIS, Directeur-Propriétaire.

11 & 13, RUE BUADE, Québec.

LEGER BROUSSEAU, Editeur et administrateur.

Feuilleton du COURRIER DU CANADA

15 NOVEMBRE 1894.—No 83

LA Seconde femme

(Suite)

—Vraiment ? Tu crois cela ? Je suis certes très touché de cette parfaite égalité établie entre le maréchal de cour, baron de Mainau, et un valet de chambre. C'est bien. Tout cela est logique. Tout se déduit en conséquences inévitables. Mais on peut patienter, car tout a une fin. Voulez-vous avoir la bonté de passer devant ? Je ne me soucie pas de sentir vos chevaux sauvages derrière mon cou.

—J'attends ma femme, mon oncle.
 Au moment où Mainau prononçait ces mots, on entendit le frôlement d'une lourde robe de soie, et Liane parut. Son mari lui avait dit qu'un concert de la cour imposait une toilette fort parée, elle avait mis la robe de damas d'argent qui était destinée à sa toilette de noces. Les grandes émeraudes du collier qui lui avait été offert par Mainau étincelaient dans sa chevelure, piquées en guise d'épingles, et retenues par une touffe de perle-encolure, dont les clochettes se balançaient dans les ondes épaisses formées par les cheveux de la jeune femme.

—Ah !... quelle agréable surprise pour notre cour ! s'écria le maréchal hors de lui. Il n'avait pas supposé un seul instant que Liane dût accompagner son mari. — Passez, madame, passez !... fit-il en se reculant, quand il vit qu'elle hésitait à passer devant lui.

Mainau lui offrit son bras et la conduisit dans le vestibule.

—Ma fiancée est belle comme la reine des fées, lui dit-il tout bas, mais il y a sur son cher visage un nuage de tristesse.

—J'ai beaucoup de choses graves à vous communiquer, lui répondit-elle avec vivacité. — Quelle hâte j'éprouve de revivre !

—Attendez ! Il faut que je remplisse un devoir à la cour. Je m'efforcerais de m'en acquitter promptement, puis je m'enverrais au travers du vaste univers, en emportant ma chère fiancée.

Il l'installa dans la voiture. Les chevaux partirent avec leur vivacité habituelle, suivis par le pacifique attelage du maréchal.

On s'était accoutumé, à la cour, de la richesse à considérer le mariage du baron Mainau comme une sorte de mégalomanie en dépit de la haute origine de la jeune femme. On s'était mutuellement révéillé qu'elle recueillait dans le château de son mari les fonctions d'institutrice cumulant avec celles de femme de charge en chef. Son talier de soie noire noué au corsage, le tressage de chefs à la main elle errait de la cave au grenier distribuant la besogne et surveillant son exécution. La cuisine et la buanderie étaient son élément. Horreur ! Et l'on s'en pâimait de rire quand l'on ne s'en indignait pas, en invoquant, en guise de contraste, le souvenir de la première femme, si distinguée, si véritablement aristocratique qu'elle n'aurait pas même su indiquer à Schonwerth la partie du château contenant l'office ou la lingerie.

Aucun des courtisans qui s'élevaient sur son compte n'avait encore aperçu Liane. Elle avait seulement qu'elle était grande et rousse, et d'après ce signal, on jugeait que son aspect devait être celui de l'une des grandes créatures du Nord, comme il y en a du reste beaucoup en Allemagne : osseuses, disgracieuses, aux pieds grands et lourds, aux mains plus sensibles à la pique des humides qu'à une main féminine, au visage parsemé de taches de rousseur et toujours exposé à des accès d'origines douteuses, poliment qualifiés d'irrépressible. On était confirmé dans ces suppositions en constatant que le baron de Mainau avait continué à vivre en garçon. A la dernière grande soirée de la cour, lorsqu'on lui avait malicieusement demandé des nouvelles de la santé de sa femme, il avait répondu : « Je suppose

qu'elle se porte bien. Il y a au moins quatre jours que je n'ai été à Schonwerth. Enfin, personne n'ignorait plus que son départ était le signal de la séparation entre les deux époux. Et voici que tout à coup il arrivait au château ducal, donnant le bras à une jeune femme d'une blancheur de neige, depuis son front jusqu'à la pointe de ses petits souliers de satin blanc, et d'une beauté si sérieuse, si élevée, mais si pâle et si froide, que l'on eût cru voir apparaître la reine des glaces, les enlants des cimes alpestres pour se mêler momentanément aux plaisirs de la cour.

La duchesse avait voulu donner à cet événement un caractère particulier. C'était depuis l'expiration de son deuil, la première réunion de gala et comme on se l'appelaient mutuellement avec joie un petit bal improvisé entre élus et intimes devait succéder au concert. La salle de concert entourée de salons comme un astre de ses satellites était éclairée à giorno. La lumière tombait de grands lustres suspendus au plafond des candélabres immenses qui s'élevaient dans les angles, d'hiver éclairés par de gigantesques branches de lis et des touffes de muguet en cristal blanc, qui se mêlaient aux plantes tropicales groupées en bosquets. Tout ce que les dames possédaient en fait de bijoux avait été répandu sur les chevelures, sur les corsages, sur le satin et la gaze de leurs toilettes. Tous les éventails étaient en mouvement, et derrière eux s'abritaient les médisances et les calomnies murmurées à l'oreille, les sourires moqueurs précédents ou suivant les sourires affectueux, les mouvements de rage et d'envie. En un mot, c'était ce qu'on appelle le monde, et tout ce que le produit, exquêtait, amusait, et tout cela produisait un murmure continu, mais continu, qui s'arrêta comme par enchantement à l'arrivée des habitants de Schonwerth. C'était elle, la seconde femme ?... si digne, si indifférente, si calme ?... Elle affrontait pour la première fois la cour, et quelle cour !... renommée pour son élégance et sa richesse. Et cette fille ruinée, cette femme délaissée se permettait de ne point paraître éblouie, égarée par tant de grandeur ! C'était à n'y rien comprendre.

(A suivre)

LES ORDINATIONS ANGLICANES

S. Em. le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, a prononcé récemment à Preston un discours relatif à la réunion de la chrétienté, et qui a donné lieu dans la presse anglaise à de nombreux commentaires. Certaines paroles de l'éminent prélat ont été interprétées d'une façon inexacte. Il avait exprimé le désir de voir l'Angleterre revenir à la vraie foi ; plusieurs journaux ont regardé le souhait comme une adhésion au sentiment de l'Eglise anglicane par la validité de ses ordres.

Le Cardinal a jugé nécessaire de dissiper ces malentendus par une lettre adressée à son correspondant, qui a été reproduite par le Times, et dont voici la teneur :

Monsieur,

J'ai peine à comprendre comment ces mots de mon discours sur la réunion de la chrétienté : « Que Dieu que nos amis anglicans pussent nous le prouver. Puisse à Dieu que nous puissions les reconnaître, leurs ordres ! » ont pu être interprétés du haut d'une chaire anglicane comme une reconnaissance de ma part « que les ordres et les sacrements anglicans sont réels. » Mais j'ai reçu des lettres conçues exactement dans le même sens que la vôtre d'autres points de l'Angleterre. C'est pourquoi, bien que je reconnaisse volontiers que j'admire très vivement tout ce qu'il y a de généreux, de noble et de vrai dans les aspirations et les tentatives anglicanes ; quoique j'admire volontiers la bonne foi qui est visible chez beaucoup, je ne dois pas laisser sans redressement une idée fautive sur une matière aussi grave que celle des ordres anglicans.

Mais soyons tout à fait clair, quant à ce que nous entendons par « ordre ». Les catholiques comprennent que l'ordination est la dispensation aux hommes : — le du pouvoir de changer le pain et le vin, de sorte qu'ils leur place Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ devant eux, et substantiellement présent sur l'autel, dans ses natures divine et humaine, et pour s'offrir en véritable sacrifice eucharistique au Père éternel ; — du pouvoir de remettre les péchés des hommes avec une divine efficacité. Nous ne pouvons accorder que les ordres anglicans possèdent ou contiennent ces pouvoirs surnaturels, qui sont du sacerdoce du Christ. Et d'abord, ai-je tort en croyant que l'existence d'un pouvoir semblable chez leurs ministres est aussi vivement niée par une grande portion des membres de l'Eglise établie que par nous-mêmes ? S'il en est ainsi,

que devient la certitude professée par ces nombreux et pieux membres de la communion, qui maintiennent que ces pouvoirs sont dispensés et exercés dans leur Eglise ; et où est l'unité de l'Eglise anglicane sur une matière de doctrine d'une si vitale importance ?

Il m'a été assuré, il y a quelques temps, par un ami, que, lorsqu'il fut ordonné comme anglican, l'évêque présida à l'ordination par cet avertissement : « Maintenant, faites attention à ceci, monsieur, que je ne vais pas vous ordonner pour être un prêtre sacrificiant. L'avertissement pouvait être inusité, mais l'intention et la doctrine qui y étaient contenues n'étaient elles pas communes ? Et n'y a-t-il pas au cœur de lui des prélat anglicans qui déclarent solennellement qu'en ordonnant ils n'ont pas l'intention de faire des prêtres sacrificiants ?

Ensuite, sur quel terrain les anglicans réclament-ils pour leurs ordres les pouvoirs surnaturels y attachés ? Sur celui-ci, qu'il n'y a pas eu d'interruption chez eux, depuis les temps qui ont précédé la réforme jusqu'à présent, dans la transmission d'ordres valides.

Or, pour le moment, sans avoir aucunement l'intention de discuter la question de Barlow, je dois remarquer que l'absence de tout document en témoignage de la consécration de Barlow, considérée avec les circonstances de son histoire subséquente, doit nécessairement rendre historiquement douteuse la transmission des ordres à l'archevêque Parker. Mais, en outre, les nouvelles formules d'ordination et de consécration rédigées par Cranmer, à une époque où lui et ses amis rejettent absolument les doctrines et les pratiques de l'ancienne Eglise d'Angleterre, excluent avec soin tout ce qui, dans les anciens rites catholiques, indiquait le caractère du sacrifice. Cela concordait parfaitement avec la destruction des autels et la substitution d'une table, avec le rejet de la liturgie du sacrifice de la messe, qui fut remplacée par la présente cérémonie de communion qui exclut toute idée d'une présence réelle, actuelle et substantielle, et d'un acte de sacrifice. Aucun de ceux qui composent les anciens rites de l'ordination et la liturgie du sacrifice de la messe avec les rites substitués par Cranmer, ne peut manquer de voir que toute idée d'un caractère sacerdotal ou sacrificiel a été soigneusement éliminée. Cela a été montré assez clairement dans l'ouvrage du docteur Gasquet sur le « Livre de prière » ordinaire, et dans celui du chanoine Escourt sur les ordinations anglicanes.

Des changements liturgiques systématiques comme ceux qui sont les meilleurs moyens de rassurer de l'intention des réformateurs anglicans. Les actes et les paroles de ceux qui rédigeaient la nouvelle formule d'ordination ne peuvent être douteux. Ils avaient positivement l'intention d'exclure l'ancienne idée d'un sacerdoce sacrificiant, comme ils avaient déjà banni celle d'un sacerdoce eucharistique. Des ordinations accomplies par des hommes répudiant la doctrine catholique du sacerdoce et usant de rites destinés à accentuer expressément cette répudiation, doivent être au moins tenues pour infiniment douteuses.

Donc, encore une fois, l'Eglise anglicane, même dans ses théologiens les plus avancés, ne semble jamais, jusqu'aux temps les plus rapprochés, avoir montré aucun désir de retourner à la doctrine du sacerdoce eucharistique ou à l'idée du sacerdoce chrétien, telle qu'elle est professée par l'Eglise catholique. Vous pouvez regretter cela et vous acheminer à un changement d'opinion ; mais vous ne pouvez jamais passer pardessus ce fait historique et doctrinal, que depuis trois cents ans, l'Eglise anglicane a mis de côté le caractère essentiel d'un rite catholique de l'ordination, et a employé à sa place une forme qui était, de propos délibéré, destinée à exclure l'idée d'un sacerdoce sacrificiant. Et dans le défaut de validité des ordres anglicans se trouve certainement impliquée la perte, pour l'Eglise anglicane, de la succession apostolique.

Je conclus donc en émettant cette idée, qu'un homme prudent ne peut affirmer la validité des ordres anglicans et remettre son âme à leur efficacité sacramentelle. Et je crois que, dans quelques circonstances que ce soit, la Saint-Siège ne pourra jamais accepter, comme il ne l'a jamais acceptée l'ordination des clergymen anglicans. Mais, comme je l'indiquais dans mon discours à Preston, de cette question des ordres ne dépend pas la solution de l'affaire. Même s'il était prouvé que les Anglicans, comme les Donatistes, ont des ordres valides, et même si ces ordres étaient reconnus par le Saint-Siège, d'après les paroles de Saint-Augustin, cela ne leur servirait de rien « en dehors de l'unité de l'Eglise. »

Croyez-moi, monsieur, votre fidèle, HERBERT, cardinal VAUGHAN, Palais archiepiscopal, Westminster, 2 octobre 1894.

AVIS

M. Mathias Lillois, de Saint-Thomas du Montigny, est M. J. J. Saindon, notaire et maître de poste de la Rivière-du-Loup, on bas, sont autorisés à recevoir les sommes dues pour abonnements au Courrier du Canada et au Journal des Campagnes.

Radicaux, Belges et Français

Les radicaux belges se sont suicidés, dans les dernières élections, tout aussi bien que les libéraux.

Et ils se sont suicidés, comme se suicident, à l'heure qu'il est, les radicaux français, parce qu'ils n'ont eu ni l'intelligence, ni le courage, de résister aux socialistes.

Ils ont voulu, par un esprit de complaisante concession, et pour désarmer les socialistes, emprunter à ceux-ci tout ou partie de leur programme.

Dès lors, il n'était plus des radicaux et n'étaient pas encore des socialistes.

C'est-à-dire qu'ils ne représentaient plus rien.

Bradlaugh, l'agitateur anglais, qui combattait à outrance les socialistes, s'exprimait à ce sujet en termes exacts, lorsqu'il disait : « Les radicaux commencent un suicide ; ou ils sont les défenseurs de la liberté individuelle, ou ils ne sont rien. »

Et l'apôtre du socialisme en Angleterre, Hyndman, se tournant vers les radicaux, leur adressait cette observation curieuse : « Si les radicaux pensent qu'ils prendront autant de socialisme qu'ils veulent, et laisseront le reste, ils comptent sans les ouvriers qui, en pareille matière, sont beaucoup plus logiques qu'eux. »

Ce double avertissement n'a servi ni les radicaux, ni en Angleterre, ni en Belgique, ni en France.

Voilà pourquoi ils sont condamnés à disparaître dans un bref délai, ou bien à être absorbés par les socialistes.

Car pour le moment, suivant le mot cruel de Bradlaugh, qui a été prophète, ils ne sont RIEN, n'étant que de faux radicaux et de faux socialistes.

En Belgique, la catastrophe radicale vient d'avoir lieu.

On la voyait d'ailleurs venir de loin.

Et c'est M. Janson, le grand orateur de la chambre des députés, le leader du libéralisme belge, qui a enterré le radicalisme, à bas.

La eu l'incroyable imprudence d'accepter une portion du programme socialiste.

Sous prétexte que l'Etat exerce déjà certains monopoles, comme les postes et les chemins de fer, il a voulu encore y ajouter l'exploitation des charbonnages, l'émission des billets de banque, le monopole de l'alcool, l'éclairage des villes, la fourniture des eaux, et même les assurances.

Son journal, la Réforme, demandait que tout cela fut constitué « en services publics. »

Comme radical, M. Janson, on le voit, était terriblement loth.

Mais, par rapport au mouvement socialiste, il resta bien en deçà du programme.

Car, sur la route du collectivisme, il est impossible de s'arrêter à la station que l'on veut.

Il faut aller tout et aller jusqu'au bout, c'est-à-dire accepter la main-mise de l'Etat sur les objets alimentaires, le monopole des blés et le partage de la terre.

M. Janssens ne s'arrêta qu'à la porte.

Aussi, qu'est-il arrivé à M. Janssens ? Les libéraux l'ont trouvé trop avancé, et les socialistes pas assez avancé. Il est resté entre deux selles.

Lui et son parti se sont effondrés aux dernières élections.

Car les ouvriers, suivant la parole que nous citons d'Hyndman, sont « plus intelligents ». Ils ne comprennent pas la subtilité des moyennes.

Ils sont simples et, en matière de socialisme ils veulent le tout.

Et ils ont raison ; car, lorsqu'on fait tant que de vouloir s'emparer de ce qui ne vous appartient pas il ne vaut pas la peine de laisser la montre pour ne prendre que le porte-monnaie.

Il faut tout voler.

Nos radicaux français sont à la veille de suivre les radicaux belges dans le même suicide.

Depuis l'arrivée en masse des socialistes ils ne représentent plus la véritable opposition révolutionnaire.

Clémenceau, Brisson, Pellétan, ne sont plus que les clairs-de-lune de Janssens ou de Guesde.

Et bien vainement ils essaieront, comme Janssens, de renforcer leur radicalisme d'un peu de socialisme. Ils ne trouveront pas grâce devant l'électeur ouvrier, qui exige désormais un programme plus complet — et moins paillard.

Dijl les radicaux français ne sont presque plus RIEN au Parlement et dans le pays.

Bientôt, ils ne seront plus RIEN du tout.

En France, comme en Belgique, la partie s'engagera entre les forces conservatrices du pays et la seule opposition sérieuse, redoutable, le socialisme.

Paul de Cassagnac.

"Mors et Vita"

En ce jour où l'on commémore la fête des morts, la foule sera nombreuse dans les cimetières pour saluer les chers disparus, ceux qui ont passé, qui ont habité parmi nous, et qui tout à coup s'en sont allés.

Quand l'être que nous aimons, enfermé entre quatre planches, est descendu dans la fosse, il semble que notre cœur aille et descende avec lui. On est resté toute la nuit à pleurer en se disant : « Comme il doit avoir froid là-bas dans la grande allée solitaire ! J'irai le voir toutes les semaines ! On y va une fois par an ; on craint de voir la tombe si mal entretenue, et on s'en prend à marbrer qui s'en prend à son ouvrier... »

C'est la loi, et Gaius la résumée dans ce mot profond et juste : « Le Temps ne console pas, il efface... »

Le culte de la mort, cependant, est plus respecté que jamais chez les Parisiens, qu'on prétend si frivoles, et l'on peut dire que la société tout entière est comme imprégnée d'une idée mortuaire. Elle se sent envahie par l'agilité de la mort, comme enveloppée des ombres de la nuit.

Sous nos yeux se renouvelle l'enterrement symbolique que Vaquerie a emprunté à Calderon dans les *Fuente de la Honra*. Nous voyons passer devant nous des cercueils qui contiennent, non des cadavres humains mais des idées mortes, des croyances éteintes, des illusions tombées en lambeaux. Tout cela est exsangue, décoloré comme de vieux calendriers, ayant perdu l'éclat vital, n'existant plus pour les hommes qu'à l'état de fantômes et de souvenirs.

N'est-ce pas un cadavre que cette royauté couchée dans ce manteau fleurdelysé, déjà piqué et rongé par les mites ? On pourait enbaumer le cadavre dans la poésie des légendes, le maintenir encore aux multitudes en disant : « Voyez comme il était grand ! » Il ne dépend plus de personne de le faire revivre.

D'inévitables événements pourraient faire d'un représentant des vieilles dynasties un *imperator* momentané. La royauté, avec les traditions qu'elle personnifie, est défunte à jamais, définitive. Les mots en effet, ont leur logique. Un défunt est un homme sorti de fonction, un homme dont la fonction est achevée, comme un décodé est un homme qui a été la place à d'autres. Les institutions décodées comme les hommes.

N'est-ce point éternel pour toujours dans le cercueil et la République idéale qui devrait être l'Équité, la Liberté, la Fraternité, la Justice, le bien-être, le Bon Sens et la Paix pour tous ? Elle a été tendrement aimée par des vaillants et des convulsifs ; elle a été célébrée par les grands orateurs et les plus éloquentes cervelles ; elle a été adorée et une fois pour les hommes de 48. Et maintenant elle a eu le sort de tout ce qui a pris un corps. On ne peut échapper à ce cercueil, sans qu'il ne se déchire en flots de matière en putréfaction, de sines et de gaz méphitiques, sans qu'on voit courir çà et là des vers, qui s'appellent *Favette*, *Requin*, *Arpège*.

C'est la fatale fatalité des choses, et il arrive une heure où les Sépulchres blancs eux-mêmes ne pourront plus se blanchir ; la poudre blanche ne prend plus sur ces chairs ravagées par les destructions intérieures ; le fardeau tombe de ces joues rongées par la pourriture.

« Quelquefois, dit Lacordaire, les peuples s'éteignent dans une agonie insensible qu'ils aiment comme un repos doux et agréable ; quelquefois ils persistent au milieu des fêtes, en chantant des hymnes de victoire et en s'appelant immortels. »

Cette pensée, que nous assistons à l'ensevelissement d'une société, se traduit en des modes différents, même chez les hommes d'une même époque. Quelques-uns s'efforcent de dissimuler, sous des tirades pompeuses sur la civilisation et le progrès, la faillite et le mensonge de tous les progrès d'autrefois. A d'autres cette débâcle générale inspire que des paroles d'ironie et de blasphème. D'autres encore trouvent au spectacle des choses qui finissent une mélancolie poétique et douce comme la clarté d'une lampe funéraire.

Ainsi on pense sous les bruyards de novembre, tandis que meurt à l'ivraie le magnétique souverain qui emporte, lui aussi, dans son litueil, quelque chose de nous-mêmes et que les feuilles inachevées du roman patriotique qui berge ces dernières années pleines de si navrantes réalités.

Edouard Drumont.

Timbres Poste

On demande à acheter ou à échanger

TIMBRES POSTE DU CANADA

FAIRE OFFRE À

CHEVALIER.

32, rue d'Albany, VERMOREL (EURE) FRANCE

15 oct. 1894.—204.

TARIF DES ANNONCES

Les annonces seront insérées aux conditions suivantes :

Six lignes et au-dessous 200
 Pour chaque insertion subséquente 100

Pour les annonces d'une plus grande étendue elles seront insérées à raison de 10 centimes par ligne pour la première insertion et de 5, 7, 6 et 5 centimes pour les annonces subséquentes.
 Réclames : 20 centimes la ligne.

Achetez **PAIN-KILLER**
 Grande Bouteille 25 cts.
 AUCUNE AUTRE MEDICINE si efficace pour Colique, Chôlera Canadien, Crampes, Frissons, Diarrhée, Dysenterie, Chôlera, Morbus, Chôlera des enfants, et tous Maux d'Intestins.

PIERRES A MOULANGE

ARRIVAGE CETTE SEMAINE :

2000 PIERRES DE GRAND CHOIX

PROVENANT DES DEUX PLUS CÉLÈBRES CARRIÈRES DE FRANCE

LA PLUS BELLE IMPORTATION JUSQU'À CE JOUR

MOULANGES

A AVOINE, A BLÉ ET BATARDES

40 Ans d'Expérience

PREMIER PRIX, LONDRES, ANGLETERRE, 1886

Compagnie Chinic

QUEBEC

6 juillet 1894

ANNONCE DE F. SIMARD !

POUR DAMES

De toutes GRANDEURS, Pour tous les GOUTS, Pour toutes les BOUTES

BIJOUX

POUR MESSIEURS

— Nous montrons maintenant un choix considérable de —

Tweeds pour Habillants, Camisoles, Gols, Cravates.

NOUVEAUX TAPIS !

NOTRE ASSORTIMENT est maintenant au complet et mérite une inspection. Nous offrons les plus nouveaux patrons et les meilleures valeurs.

UN SEUL PRIX

137 Rue ST-JOSEPH, St-ROCH.

Téléphone 145.

2 avril 1894.—104.

REDUCTIONS

SUR

MANTEAUX ET CHILTS

POUR

Deux Semaines

SEULEMENT.

Lot No 1. MANTEAUX A LA MODE, 25 par cent d'escompte.

Lot No 2. MANTEAUX A LA MODE, 33 1/3 par cent d'escompte.

Lot spécial. 50 par cent d'escompte

POUR ARGENT COMPTANT SEULEMENT.

Étoffes à Robes

NOUVEAUX.

COSTUMES 20 par cent d'escompte.

Do. UN LOT SPECIAL réduit de 30 à 40 par cent.

ÉTOFFES A ROBES de bonne qualité, valant 25c pour 15c.

POUR ARGENT COMPTANT SEULEMENT.

Étoffes à Robes

40 poches de large.

25c, 30c, 35c, 38c, et 45c.

Toutes ces MARCHANDISES sont remarquablement à BON MARCHÉ et sont toutes nouvelles.

GLOVER, FRY & Co

et Missels

AU COMPLET.

17 ans 1894-1 an 82

LIVRES NOUVEAUX !

Le Journal des Écoles 1893.....\$5 00

Répertoire du clergé 1893..... 2 50

Roy-Lettres du R. P. Duplessis..... 1 20

